

SIBYLLE LEWITSCHAROFF

KILLMOUSKY



PIRANHA



BLACK



KILLMOUSKY

Sibylle Lewitscharoff

KILLMOUSKY

traduit de l'allemand par François Mathieu
et Régine Mathieu

BLACK
PIRANHA

DU MÊME AUTEUR

Pong, Stock, 2000
Harald le courtois, Éditions du Seuil, 2002
Montgomery, 2003
Consummatus, 2006
Pong redivivus, 2013
Blumenberg, Les Belles Lettres, 2014
Apostoloff, Piranha, 2015
Das Pfingstwunder, 2016

www.piranha.fr

Édition originale :
Killmousky

© Suhrkamp Verlag Berlin 2014
All rights reserved and controlled by Suhrkamp Verlag Berlin

© Piranha 2017,
pour la traduction française

pour Josephine Meckseper

Il était dans son lit. Récemment encore, Killmouisky avait dormi à côté de lui. Cela faisait déjà un bon moment, pour être plus précis, c'était la nuit d'un dimanche de mai 2011 qu'avait eu lieu, pour citer *Casablanca* à la fin du film, le début d'une belle amitié. Ce qui se jouait entre Killmouisky et lui avait aussi commencé comme une sorte d'amitié cinématographique, à minuit dix lors de ce fameux dimanche de mai. Ellwanger venait d'appuyer sur la touche arrêt de la télécommande. L'image enveloppée dans un brouillard blanc avec le logo orangé de la ZDF s'éteignit. Il avait regardé une série criminelle anglaise qui l'amusait à tous les coups – *Inspecteur Barnaby*. Ce soir-là, l'intrigue avait même été très drôle. Comme chaque fois dans cette province anglaise, ça fourmillait de meurtres absurdes. Il aimait bien l'inspecteur aux larges épaules et son fidèle Adlatus, et surtout les acteurs extraordinairement bons qui jouaient dans leurs gros costumes campagnards de provinciaux anglais, sans parler de la vie à l'intérieur des maisons de maître et des cottages avec leurs objets insolites, leurs escaliers étroits menant à de minuscules mansardes. Que les meurtres soient surréalistes et les mobiles pour le moins tordus, en particulier leur accumulation, n'avait pas grande importance. Il y avait dans chaque épisode trois ou quatre cadavres. Tout sonnait faux, mais c'était drôle et divertissant.

Cette fois, l'inspecteur Barnaby avait eu affaire à un petit chat noir qu'il avait aussitôt appelé Killmouisky. Barnaby était allergique aux chats et détestait de manière générale les animaux domestiques, en tout cas, il n'était pas question pour lui d'en accepter un seul entre ses quatre murs. Même si Killmouisky était

responsable de la rougeur du nez de l'inspecteur, tout donnait à penser qu'il pouvait rester, ce qui toutefois dans les épisodes suivants ne devait pas se confirmer.

Ellwanger n'arrêtait pas de penser au nom plaisant du chat. En revanche, il oublia vite qui était mort et pourquoi. Amusé, il venait d'allumer sa dernière cigarette avant d'aller se coucher quand il entendit miauler et gémir sur la terrasse. Il ouvrit la porte et un petit chat noir fit son entrée, la queue dressée. Blague à part : Killmousky venait de débarquer chez lui ! Pas plus de dix minutes après la fin de l'émission.

Ellwanger était tout autant que Barnaby un contempteur des animaux domestiques et n'envisageait pas le moins du monde d'adopter la bestiole. Mais il était tellement surpris qu'il ne la fit pas déguerpir sur-le-champ. Un peu plus tard, il s'avéra même que son chat n'était pas un simple chat mais un matou. Vrai de vrai, un authentique tueur de souris !

Celui-ci commença par inspecter les pièces, avec méthode, mais sans manifester la moindre crainte, puis il frotta sa tête noire contre la jambe de l'occupant légal des lieux.

Il ne fallut pas longtemps au maître de maison pour verser un peu de lait dans une coupelle et aller chercher un reste de saucisse de foie dans le réfrigérateur. En à peine deux jours, il sut que l'on ne donne pas le lait pur aux chats mais qu'il vaut mieux leur en servir quelques gouttes dans un peu d'eau ; il apprit vite. Killmousky donnait l'impression d'être affamé. Il était petit, de constitution fragile et extrêmement maigre, noir de la tête au bout des pattes. Son pelage luisait. Son repas terminé, il ne semblait pas disposé à disparaître de nouveau, alors que plusieurs fois la porte lui avait été ouverte pour qu'il reparte ; sur le seuil, chaque fois, le petit chat hésitait et faisait demi-tour. Au bout du compte et dès la première nuit, il dormit dans le lit de son hôte. Le début d'une belle amitié, justement.

Killmousky était drôle. Un naturel de comédien. Entre-temps, impossible pour Ellwanger de s'imaginer vivre sans son

chat. Oui, l'amour pour Killmousky était devenu tel qu'on ne pouvait plus dire que le maître des lieux était encore le patron – il s'était soumis très vite et sans réserve aux tics et aux habitudes de son nouveau compagnon.

L'été vers six heures du matin, l'hiver vers sept heures et demie, Killmousky se plaisait à le réveiller. Il se mettait à l'œuvre en douceur, passait légèrement avec ses petites pattes sur sa poitrine, puis lui mordillait et lui tirait un peu plus résolument les cheveux derrière l'oreille. Tous les matins le même programme : en route, joyeuse troupe, à l'assaut du jardin ! Ellwanger en pyjama et pantoufles – quand il faisait chaud. L'hiver, quand il y avait de la neige, le manteau par-dessus le pyjama, de grosses chaussettes aux pieds dans des bottes en caoutchouc. Et, été comme hiver, Killmousky réalisait ses sauts démonstratifs dans le jardin, la queue grosse et toute hérissée, il jouait au lion, à la panthère ou au tigre (il était difficile de déterminer avec précision lequel des trois). La mission du maître consistait alors à le prendre en chasse. Chaque fois, l'apothéose, c'était quand Killmousky grimpait dans l'arbre à la vitesse de l'éclair et faisait sa gymnastique dans les branches pendant qu'Ellwanger allumait sa première cigarette en encourageant son chat. Puis Killmousky redescendait, pas aussi vite qu'il était monté, et disparaissait dans le jardin voisin sans se retourner. Ellwanger écrasait sa cigarette, fermait la porte de la terrasse et se recouchait.

Après la première apparition du chat, il avait regardé dans les rues de Solln les affichettes accrochées aux arbres, souvent des avis de recherche de perruches envolées, de chats ou de chiens perdus. Manifestement, personne ne déplorait la perte de Killmousky. Au bout d'une semaine déjà, Ellwanger avait commencé à se prendre pour son propriétaire légal, il avait acheté un panier de transport et était allé avec Killmousky chez le vétérinaire, l'avait fait vacciner et s'était enquis de quelques conseils pour le nourrir. Doux Jésus ! Quelle entreprise pour

faire entrer le chat dans le panier ! Du fond de sa prison, Killmouky poussait des grognements sourds et après, se montra vexé pendant des heures.

Après tout cela, Ellwanger n'aurait plus rendu le chat de bon gré. Maintenant, Killmouky lui appartenait.

À ceci près que cette appartenance s'assortissait d'une grande liberté, car pendant qu'Ellwanger partait au bureau, Killmouky passait la journée dehors, puis répondait présent dès que son maître ouvrait le portillon du jardin et l'accompagnait dans la maison en miaulant. Le soir, Killmouky avait faim, alors il ne fallait pas tergiverser. Mais le chat n'était pas un gros mangeur, il ne vidait toujours sa coupelle qu'à moitié. Quand la nourriture ne lui convenait pas, il n'y touchait même pas.

À vrai dire, Ellwanger avait fait le bon choix avec sa petite maison de Solln, un étage, cinq pièces qui toutes, sauf la cuisine et la salle de bain, donnaient sur le jardin. Celui-ci était vraiment enchanteur parce qu'il se fondait dans le jardin de la propriétaire ou plutôt n'en était séparé que par quelques grosses boules de buis. Celle-ci habitait un peu plus loin derrière, dans une maison spacieuse. Sa terrasse était pavée de dalles d'ardoise de Solnhofen, les arbres ombrageaient l'endroit. Ellwanger avait de la chance. Y compris parce qu'il s'entendait à merveille avec la propriétaire des deux maisons et du jardin. Une femme de son âge, hors du commun, la cinquantaine passée, une vraie Munichoise comme on n'en voit pas souvent, qui de temps à autre ne craignait pas de porter le *dirndl*, à la fois femme du monde et excentrique. Même s'ils n'entretenaient pas de relations érotiques, il n'aurait pas hésité à dire qu'il aimait Mme Kirchschlager. Il n'avait pas le souvenir d'avoir un jour connu une femme avec qui il se serait aussi bien entendu, et ce d'une manière à la fois discrète et malicieuse. Elle ne cessait de partir des semaines entières. Elle travaillait comme restauratrice au Metropolitan Museum of Art ou pour d'autres musées d'importance internationale. Elle connaissait le monde beaucoup mieux que lui et avait grandi dans un milieu

bourgeois. Lui, en revanche, était resté, même à Munich, un provincial qui n'avait jamais pu se défaire de ses lourdes origines du Hohenlohe. Il admirait chez Mme Kirchschrager son abord spontané avec tout et tout le monde, sa générosité et notamment son humour très bavarois.

Ce matin, les choses avaient changé du tout au tout.

Killmouky s'était donné beaucoup de mal pour l'attirer dans le jardin, mais Ellwanger s'était borné à le laisser sortir et s'était aussitôt recouché. On était jeudi, un jour de travail comme les autres, mais pour Ellwanger un jeudi d'une sorte jusqu'alors inconnue. La veille, il avait emballé ses affaires, rangé son bureau et – comme on le dit si bien – avait fait valoir ses droits à la retraite. Il avait serré de nombreuses mains, et les collègues qui avaient tenu à ce qu'on fête encore cela dignement à la fin de la semaine lui avaient exprimé leurs meilleurs vœux pour l'avenir. Mme Reidemeister avait même versé une larme.

Ellwanger ne voyait aucune nécessité à fêter son départ. Celui-ci n'avait rien d'honorable, c'était même plutôt quelque chose d'embarrassant. Modeste comme il était, avec sa pension il s'en sortirait, du moins tant qu'il y aurait Mme Kirchschrager qui lui avait loué sa petite maison à un prix très avantageux, extrêmement avantageux pour Munich.

Mais à part ça ? Comment, mon Dieu, allait-il passer son temps ? Avec quoi ? Il n'avait aucun hobby, il haïssait du fond du cœur ce type de passion. Son père avait été un bricoleur, un rat de cave acariâtre et violent qui rossait régulièrement sa femme. Ellwanger détestait les caves. Dieu merci, il n'y avait dans sa petite maison qu'une pièce en sous-sol, qui servait à la conservation des denrées alimentaires parce qu'il y faisait assez frais.

Et maintenant ? Les femmes ? La cigarette ? Le Fernet-Branca ? Toute la sainte journée ? En tout cas, il ne pouvait pas traîner des heures durant dans le jardin avec Killmouky qui, lui, allait promptement son chemin. Je vais lire le journal, se dit Ellwanger, dès à présent, je vais chaque matin pendant deux

heures boire mon café et lire la *Süddeutsche*, et à cette pensée, il se rendormit aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, il était dix heures et demie et le problème n'était pas résolu.

Ellwanger se leva plus engourdi que d'habitude. Avec l'impression d'aller à la cuisine en traînant la savate comme un retraité vieux de vieux, pour lancer la machine à café et enfoncer son toast dans le grille-pain.

Apparemment, il avait neigé. Il y avait sur le rebord de la fenêtre une épaisse couche blanche.

Il ne faut pas que je me laisse aller. Il faut que je fasse le ménage, la lessive, que je range mes affaires, se dit Ellwanger, qui décida qu'après le petit-déjeuner il retirerait sa literie et ferait tourner une machine. En tout cas, avec cette neige qui était tombée dans la nuit, il ne pouvait pas aller au portillon en pantoufles chercher son journal dans la boîte à lettres. Il n'avait aucune envie de mettre d'autres chaussures ni même d'enfiler ses bottes.

Il alluma la radio. Un peu de musique. Des nouvelles de la ville et de la campagne. Il écouta d'une oreille, tout occupé qu'il était à se demander ce qu'il allait bien faire de toutes ses journées. Il avait toujours travaillé, avait toujours été un bourreau de travail, ne prenait des congés qu'à contrecœur à l'instar de l'inspecteur Barnaby – à la différence que Barnaby avait une femme et une fille, et son dévoué sergent Troy; lui, en revanche, n'avait personne. Du moins, plus personne désormais. Ses subordonnés directs, Pilz et Schott, allaient devoir dorénavant se débrouiller sans lui et, qui sait, l'un d'eux allait peut-être avoir de l'avancement, Schott par exemple, mais cela ne le regardait plus.

Soudain, il entendit son nom. À la radio. Il se leva et monta le son. Une courte information: «... Aujourd'hui, à la suite des reproches qui lui ont été faits, le commissaire principal Ellwanger a quitté ses fonctions. Une procédure pénale n'est pas prévue. Il a refusé de répondre aux questions de la presse.»

Voilà, c'était donc ça. On pouvait penser que ce serait l'un des derniers communiqués dans cette affaire. À partir de maintenant, il était probable que le calme allait revenir. Bien sûr, il avait reçu maintes propositions de chaînes de radio et de télévision d'un bout à l'autre du pays, il aurait pu s'envoyer la grande tournée des talk-shows et compter ainsi sur un taux d'approbation énorme. Quelques questions gênantes de la part d'avocats cherchant artificiellement à se faire mousser, il ne fallait pas s'attendre à plus d'opposition. Malgré cela, il était heureux d'avoir refusé chacune de ces propositions. Un homme ne parlait pas pendant des heures pour expliquer ses actes. En tout cas, pas Ellwanger. C'était un truc de femmes, qui ne peuvent s'empêcher de s'étendre en bavardages, comme son ex qui, à la fin, restait des heures au téléphone. Mais peut-être aussi avait-il commis une erreur en s'entêtant comme il l'avait fait. Désormais, il était chez lui, à Solln, à tourner en rond sans savoir quoi faire. D'abord, les entretiens à la télé l'auraient occupé ; qui sait, peut-être auraient-ils conduit une flopée de femmes dans son lit qu'aujourd'hui il ne partageait qu'avec Killmouisky. À la différence d'avant, il aurait maintenant tout son temps à consacrer aux femmes. En tout cas les lettres ne manquaient pas, y compris d'hommes d'ailleurs, la plupart enthousiastes et qui le fêtaient en héros. Et quand il se regardait dans la glace, il continuait à se trouver fort bien de sa personne. Un peu maigre, nerveux, le regard vif, presque tous ses cheveux, à vrai dire grisonnants à présent.

Mais il était tout simplement terrifié à l'idée de devoir expliquer au monde entier ce qui s'était passé dans sa tête quatre mois plus tôt, lorsqu'il s'était retrouvé pour la première fois devant Granitza. Peu à peu, il ne savait plus lui-même avec exactitude ce qui était arrivé. Mais il se souvenait parfaitement des yeux clairs et de la peau d'une blancheur anormale, de l'attitude décontractée et en même temps tendue de l'individu assis de l'autre côté de la table. L'affaire avait déjà nourri beaucoup, beaucoup trop de suppositions et de déclarations. Les gens avaient beaucoup, beaucoup

trop tendance à parler d'eux-mêmes pour dire n'importe quoi. Ellwanger avait toujours détesté cela, même si, dans ses interrogatoires, il avait pour spécialité de tirer profit du penchant qu'ont les individus à bavasser.

Il étala du beurre sur son toast. Mordant dans la tartine, il l'écouta croustiller dans sa bouche. Oui, les gens bavassaient à n'en plus finir et, par là même, se trahissaient de plus en plus, mais uniquement quand, de l'autre côté de la table, était assis quelqu'un qui savait mettre en branle le mécanisme. Ellwanger était champion en la matière, un très grand même. On ne cessait de le proclamer : Richard Ellwanger, notre as du cuisinage ! Même des collègues qui le connaissaient à peine avaient déjà entendu parler d'Ellwanger-la-cuisine. Il était le génie de l'interrogatoire reconnu de tous, sans doute le plus grand de tout Munich. Et pas seulement : son service avait le taux de réussite le plus élevé en matière d'élucidation des grands crimes dans toute la Bavière et bien au-delà.

Entre-temps, il avait avalé son toast. Bu sa première tasse de café. Il alluma une cigarette. Avant la deuxième tasse, il fumait toujours une cigarette. Probablement continuerait-il les prochaines années. Mais peut-être aussi ses habitudes allaient-elles changer de manière radicale. Il serait obligé de mener une toute autre vie. Il n'y avait autour de lui personne à qui il pourrait faire subir un interrogatoire. Cuisiner Mme Kirchschrager était en tout cas tout à fait improbable.

Sa technique n'était en fait pas spécialement rusée, du moins n'avait-il recours à aucune de ces astuces dont on aurait pu remplir un manuel. Peut-être possédait-il simplement le don de se mettre à la place des gens. Il abordait les suspects toujours de façon très correcte, renonçait à de vilains petits jeux, n'était pas mesquin quand ils voulaient fumer ou boire quelque chose, faisait apporter à l'occasion une bière sans alcool, quand il avait l'impression que son vis-à-vis avait un besoin urgent de quelque chose qui ressemblât à de l'alcool pour se dégeler un peu.

Ellwanger ne le regardait pas non plus tout le temps, mais tournait parfois les yeux en direction de la fenêtre pour voir ce qui se passait dehors.

Mais prêter l'oreille, ça, il savait très bien le faire. Ellwanger était venu au monde avec des oreilles de chauve-souris. Des intonations indistinctes, des troubles de la voix, une petite toux, un raclement de gorge – il enregistrerait tout cela avec une attention soutenue, tout en gardant extérieurement son calme. Ellwanger était la bienveillance en personne, la compréhension sur deux jambes. Tout le contraire d'un chien méchant. Mais là, les gens se trompaient. Une énergie de l'élucidation l'animait, qu'il regrettait souvent de ne pas trouver chez ses collègues. Il voulait coffrer les types. Et si possible très vite et pour le plus longtemps possible. En parlant de types – certes, il avait aussi interrogé assez souvent des femmes, mais rarement en tant que suspects numéro un, en tout cas, pas pour les délits graves auxquels il avait été confronté.

Il entendit miauler à la porte de la terrasse. Ce n'était pas habituel. La journée, Killmousky avait l'habitude de traîner dehors. Même les jours de repos où Ellwanger restait à la maison, le chat se montrait rarement. Il lui ouvrit la porte. Killmousky fit son entrée en hésitant un peu, comme s'il ne savait pas pourquoi, leva les yeux vers lui – plutôt comme un chien que comme un chat, pensa Ellwanger –, puis il fit demi-tour et voulut ressortir.

Ellwanger en fut attendri. Le chat avait de toute évidence remarqué que quelque chose avait changé, et n'était rentré que pour voir si tout allait bien. Killmousky m'aime, c'est mon seul ami, se dit Ellwanger un brin ému, un sentiment difficile à distinguer de l'apitoiement sur soi. Aussitôt cette pensée lui parut très exagérée. Il est probable que Killmousky aurait témoigné de l'attachement à quiconque lui aurait servi sa pitance et aurait été prêt de bon matin à se livrer avec lui au jardin à son jeu favori.

Ellwanger se désola de ne pas avoir assisté aujourd'hui au spectacle hivernal de Killmousky. La première neige tombée, le chat était toujours en grande forme. Il l'inspectait, faisait ses

premiers pas avec prudence pour tester jusqu'où il s'enfonçait et, pris soudain de l'envie de faire des bonds et des sauts, tel un lutin couvert de poudre blanche, la queue hérissée, il s'élançait dans l'arbre en balayant les flocons des branches, ce qui était si drôle qu'Ellwanger, le seul être humain éveillé à la ronde à cette heure sombre de l'aurore parée des éclats blancs de la neige explosait d'un rire sonore dans son jardin.

Avait-il commis une erreur? Une faute grave? Agirait-il de nouveau comme il l'avait fait, s'il en connaissait les conséquences? *Yes, he would.* Bien sûr, il avait agi à la limite dangereuse de la légalité, raison pour laquelle il avait été écarté à juste titre du service. Ellwanger ne s'apitoyait pas pour autant sur son sort. Son supérieur s'était comporté comme il avait dû le faire. Le règlement administratif avait raison de ne pas tolérer des débordements tels que celui qu'il s'était permis. Sinon, ce serait ouvrir la porte à des dérapages de toutes sortes sans servir la recherche de la vérité.

N'empêche! En quelques instants, la décision avait été prise.

Il ne s'était pas donné le temps de peser en toute conscience les conséquences éventuelles. Ellwanger avait soudain décidé de s'écarter de la manière douce et tenace qui était la sienne et de menacer le jeune homme. Parce qu'il y avait urgence, bien sûr. À ce moment-là, il avait pu supposer que les deux fillettes étaient encore en vie. Cet homme devait avoir un rapport avec leur disparition. Deux témoins crédibles les avaient vues monter dans sa voiture. Les témoins n'avaient rien soupçonné car tout s'était passé dans le calme. Granitza était un voisin. Les fillettes le connaissaient bien et lui avaient vraisemblablement fait confiance. Peut-être avait-il dit que leur mère l'avait chargé d'aller les chercher à l'école.

Son arrogance était insupportable. Il faisait des études de philosophie. Affirmait travailler sur Nietzsche et ne pas s'intéresser aux petites élèves de CP, mais concéda les avoir vues quelquefois de loin. Après tout, c'étaient des jumelles, et on les remarquait.

Le fait qu'il l'ait aussitôt piqué au vif, lui, Ellwanger, n'était pas la raison de l'animosité que le commissaire sentit rapidement monter en lui. Un petit criminaliste comme lui n'avait sans doute pas la moindre idée de la pensée de Nietzsche. On pouvait considérer comme une chance le fait qu'il en ait déjà entendu le nom. Ellwanger avait encaissé ces remarques sans broncher. Mais, sans cesse, la photo réapparaissait devant son œil intérieur. Les jumelles étaient jolies, très jolies même. Comme deux conspiratrices, elles étaient l'une à côté de l'autre avec leurs grands cornets-surprise de première rentrée, unies par un lien secret. Elles étaient dégourdis, ça se voyait tout de suite. Et ravissantes, comme seuls peuvent l'être des enfants qui ne veulent ni flatter les adultes ni en exiger quoi que ce soit.

Ellwanger était bel et bien sous le charme de cette photo, ému même. Il avait déjà eu sous les yeux beaucoup d'images de victimes, parmi lesquelles il y avait quelques femmes attirantes, mais jamais encore la vue d'une photo ne l'avait autant touché. Bien sûr, le policier expérimenté qu'il était, n'était pas insensible aux souffrances infligées aux victimes. Mais il y avait toujours une limite à cela, car une trop grande compassion troublait la perception. En tant qu'enquêteur, il fallait avoir les idées claires pour ne pas compromettre ses propres recherches ultérieures du fait de convictions trop hâtives qui obéiraient plus au cœur qu'au cerveau.

Mais cette photo l'avait remué. Sans qu'il puisse se l'expliquer, il était triste de ne pas être lui-même le père de ces enfants. Jamais chose pareille ne lui était arrivée. D'emblée, même les parents des jumelles lui avaient été sympathiques. Ils habitaient à Garching, lui était ingénieur, elle prothésiste dentaire. Naturellement au comble du désespoir, ils étaient désemparés, complètement épuisés parce qu'ils n'arrivaient pas à dormir. Mais pas un mot d'accusation précipité contre la police ou qui que ce soit d'autre. Ellwanger leur avait promis de faire tout, vraiment tout, pour retrouver les fillettes. Et les parents lui

L'auteur

Sibylle Lewitscharoff

Fille d'un père bulgare et d'une mère allemande, Sibylle Lewitscharoff est née en 1954 à Stuttgart. En 2013, elle a reçu le prix littéraire allemand le plus prestigieux, le Georg-Büchner-Preis, pour l'ensemble de son œuvre. Elle est notamment l'auteur d'*Apostoloff* (Piranha, 2015).